Étienne FOUILLOUX, Christianisme et eschatologie.
Dieu Vivant, 1945-1955

Paris, Éditions CLD, coll. « Essai d'Histoire », 2015, 178 p.

Paul Airiau

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/33757>

DOI : 10.4000/assr.33757

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 345-348

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Paul Airiau, « Étienne FOUILLOUX, Christianisme et eschatologie. Dieu Vivant, 1945-1955 », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 180 | octobre-décembre 2017, mis en ligne le 01 décembre 2017, consulté le 22 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/assr/33757> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.33757>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2021.

© Archives de sciences sociales des religions

Étienne FOUILLOUX, Christianisme et eschatologie. Dieu Vivant, 1945-1955

Paris, Éditions CLD, coll. « Essai d'Histoire », 2015, 178 p.

Paul Airiau

RÉFÉRENCE

Étienne FOUILLOUX, Christianisme et eschatologie. Dieu Vivant, 1945-1955, Paris, Éditions CLD, coll. « Essai d'Histoire », 2015, 178 p.

- 1 Avec cette étude approfondie consacrée à « un des organes mythiques de la scène intellectuelle et religieuse des années 1945-1955 » (p. 9), les cahiers *Dieu Vivant* (ci-après *DV*), Étienne Fouilloux s'inscrit dans une double perspective. Tout d'abord, il reprend, approfondit et achève des travaux réalisés dans des cadres divers (*Revue d'histoire de l'Église de France* et revue *Nunc*), et qui méritaient d'être menés à leur terme. Il ajoute également une pierre supplémentaire à l'histoire des idées et des intellectuels religieux qu'il a largement contribué à établir en France, et dont il est une figure incontournable, articulant analyse des contenus et étude des conditions sociales de production et de réception.
- 2 La construction du travail correspond à ce que ne peut qu'être toute histoire de revue : le(s) fondateur(s) et leur milieu, les idées, le destin. Marcel Moré, la construction de ses positions religieuses, son appartenance à des réseaux intellectuels, le temps de maturation de la Seconde Guerre mondiale, la naissance et l'organisation de *DV* occupent ainsi les trois premiers chapitres. Issu de la bourgeoisie, né en 1887 et mort en 1969, Moré entre à Polytechnique en 1908, mais abandonne le service de l'État presque aussitôt. Après avoir servi comme officier d'artillerie durant la Première Guerre mondiale, il devient fondé de pouvoir d'un agent de change, et boursicote, disposant de ressources financières importantes lui permettant d'acheter un grand appartement parisien, quai de la Mégisserie. Il s'extrait alors du monde des démocrates chrétiens du PDP et fait de son logement un des lieux de croisement de nombreux réseaux/groupes/

coteries non-conformistes, d'*Esprit* aux surréalistes, en passant par les communistes en rupture (Boris Souvarine) et les surréalistes dissidents (Michel Leiris, Raymond Queneau), spécialement durant l'Occupation. C'est dans ce cadre qu'il rencontre en 1941 le jésuite Jean Daniélou, dont une commune sensibilité à l'homosexualité le rapproche (Daniélou par son frère, Moré par inclination), comme bientôt de Louis Massignon. Le sortir de la Deuxième Guerre mondiale lui permet de lancer aux Éditions du Seuil *DV*, dont il sera la cheville ouvrière de 1945 à 1955, mais sans jamais disposer vraiment d'une équipe rédactionnelle stable ni de l'infrastructure administrative et matérielle nécessaire. Aussi les 27 livraisons des Cahiers seront-elles dominées par un petit groupe : Moré, Maurice de Gandillac, Massignon, Brice Parain, et dans l'ombre Daniélou (que son collègue Henri de Lubac tente de modérer dans ses ardeurs théologiques). Cependant, dès 1950, *DV* se réduit peu ou prou à Moré et Daniélou, le premier assurant la direction voire rédigeant parfois une bonne partie du contenu, le second dénichant des auteurs. La réduction de la surface humaine de la revue se traduit aussi dans la diminution de son tirage, passant de 2 000 à 1 800 exemplaires, mais pas nécessairement de son audience, vaste, ne serait-ce qu'en raison de sa qualité plastique et d'un souci d'atteindre les autorités hiérarchiques et intellectuelles en leur assurant un service gratuit.

- 3 Dans un deuxième temps, soit les chapitres 4 à 7, l'auteur analyse la pensée *DV*. Les liminaires de chaque numéro donnent l'image d'une revue d'abord nettement antimoderne, jugeant de manière pessimiste le monde qu'elle observe. Non seulement elle met en cause la guerre récente et les tensions internationales, mais elle va jusqu'à contester les bénéfices d'une science dénoncée comme se posant en alternative à la religion. Le « christianisme d'incarnation » est ainsi clairement rejeté, Moré ayant rompu avec *Esprit* et la tactique de l'Action catholique spécialisée. À un optimisme lié à une participation à l'amélioration de la société, *DV* oppose une théologie de l'histoire augustinienne. Elle s'inscrit dans un christianisme eschatologique (Moré avait été profondément influencé par la lecture de Léon Bloy), qui insiste sur la transcendance divine, l'espérance parousiaque, et mobilise l'ascèse, la vie spirituelle et l'esprit d'enfance, la vie du chrétien étant une participation au combat cosmique entre Dieu et Satan. Sa tendance apocalyptique tend cependant à s'atténuer avec les années. Les articles de fond et les recensions montrent de leur côté que les Cahiers ont en fait un positionnement plus nuancé, et pratiquent une importante ouverture intellectuelle. Ils sont d'abord œcuméniques, ne serait-ce que par la présence d'auteurs non catholiques (1/3 des auteurs représentant 1/5 de la surface), souvent contactés grâce au P. Daniélou et à l'oratorien Louis Bouyer. Cet œcuménisme se fonde sur une lecture patristique de l'Écriture sainte et l'insistance eschatologique, et conduit à mettre en avant certains orthodoxes et anglo-protestants : Vladimir Lossky, Jean Meyendorff, les disciples de Karl Barth, Oscar Cullmann. Le positionnement eschatologique conduit également à une réelle attention aux expériences religieuses non chrétiennes (judaïsme, islam, hindouisme), permise notamment par la présence de Monchanin. Enfin, l'ouverture aux philosophies non chrétiennes se situe dans la même perspective. L'aspiration parousiaque et le pessimisme face au monde font privilégier l'existentialisme de Merleau-Ponty et de Camus et la phénoménologie de Scheler et Jaspers. D'un point de vue plus proprement théologique, *DV* opère également des choix qui le situent dans le « tiers parti réformateur » de la théologie catholique que l'auteur lui-même a mis à jour dans *Une Église en quête de liberté. La pensée catholique française entre modernisme et Vatican II* (Paris, Desclée de Brouwer, 1998). Les Cahiers défendent un net retour aux

sources : insistance sur la liturgie, théologie patristique, exégèse spirituelle. Ils ne s'engagent pas cependant dans un combat explicite sur la valeur des différents systèmes théologiques, pratiquant plus qu'argumentant. Ils se tiennent ainsi à distance de la scolastique, tout en refusant « une théologie dans laquelle l'intelligence de la foi prime sur une humble adhésion de foi » (p. 144), et mettent en valeur une théologie existentielle et spirituelle. Ils s'enracinent dans Newman, « qui accompagne l'aventure des Cahiers de bout en bout » (p. 145), et s'appuient sur les théologiens catholiques allemands dont les positions sont comparables aux leurs (union de la mystique et de la théologie) : Erik Peterson, Hans Urs von Balthasar, dont est notamment publié « Raser les bastions » (1953), adaptation d'un opuscule prônant une modification de la posture défensive du catholicisme.

- 4 Enfin, en un dernier chapitre, l'essai se penche sur la disparition de la revue et sur son héritage. Moré ayant abandonné le catholicisme en 1954-1955 pour de multiples raisons (rejet des modalités de l'exercice de l'autorité romaine, attrait pour la psychanalyse, mort de sa mère lui donnant un sentiment de libération, retraite professionnelle le faisant quitter son appartement...), la revue perd sa cheville ouvrière. Le P. Daniélou, surchargé d'activités, est bien en peine de réussir à la maintenir à flot. Le contexte (relatif apaisement international, croissance des Trente glorieuses) n'est plus aussi porteur. La disparition des Cahiers ne les fait cependant pas disparaître de l'horizon spirituel et théologique d'une grande partie des intellectuels catholiques, puisque, lorsque Fouilloux débutera son premier travail sur *DV* à la fin des années 1960, « il est [...] surpris de l'écho que trouve son enquête » (p. 159 – on aurait d'ailleurs aimé avoir plus d'éléments sur la réception de *DV* dans le monde intellectuel et religieux). Même, le contexte compliqué des années post-Vatican II suscite alors deux résurgences bien différentes. La première, plutôt mesurée, est les cahiers *Les Quatre fleuves* qui réunissent à partir de 1973 autour d'Henri-Irénée Marrou des universitaires et des ecclésiastiques inquiets de la recomposition du catholicisme et de l'Université, qu'ils jugent bien plus proche d'une décomposition. La dimension eschatologique distingue la revue dans les débats sur l'engagement socio-politique des années 1970. La seconde résurgence, plus tranchante, est l'édition française de la revue internationale de théologie, *Communio*, fondée par Hans Urs von Balthasar, qui paraît en 1975 avec Jean-Robert Armogathe, Jean-Luc Marion, Jean Duchesne et Rémi Brague, passés par la revue *Résurrection* basée au Sacré-Cœur de Montmartre régi par M^{gr} Maxime Charles. Entendant « confesser la foi » contre des théologies dont ils estiment qu'elles la maltraitent, ils se revendiquent d'une transcendance proche de l'eschatologie. Et, à l'arrière-plan de leur formation, se trouve le P. Bouyer, qui les a nourris à la « nouvelle théologie ».
- 5 Le travail de Fouilloux, se situant à l'interface de l'histoire du catholicisme et de l'histoire des intellectuels français permet ainsi d'entrecroiser trois histoires, celle d'un homme, Moré, celle de galaxies intellectuelles, et celle d'idées religieuses. Il invite à plusieurs constats. D'abord sur le rôle des individus dans la nouveauté intellectuelle, quand bien même l'on sait l'importance des conditionnements et des circonstances. Ici, Moré, par son entregent, son insertion dans des réseaux humains et un contexte porteur, a été capable de se donner les moyens de développer les idées qu'il chérissait. Cependant, son indispensable omniprésence, puisqu'il s'agit en partie d'une aventure personnelle, a comme contrepartie la relative fragilité de *DV*, qui ne fonctionne que grâce à « l'alliance improbable entre un financier mystique et un jésuite polyvalent » (p. 172). Quoi qu'il en soit de cet individualisme, Moré a su profiter d'une vie intellectuelle encore fortement structurée par les revues, encore pensées comme

moyen essentiel d'une possible rénovation/transformation/révolution de la scène de la pensée. On peut aussi relever le caractère partiellement atypique du personnage Moré, qui rend à la fois plus étonnante et plus compréhensible la réussite de son entreprise. À trois égards non négligeables, il est décalé par rapport aux intellectuels : une formation scientifique, un métier de la finance, un âge certain lorsqu'il s'insère dans les milieux « non conformistes » des années 1930 et dans le « tiers parti » réformateur catholique – il est peu ou prou de la génération de Maritain. C'est à croire qu'il ait attendu son heure, que le décalage soit un atout au sein de milieux revendiquant leur propre distance par rapport au monde intellectuel établi, ou que les circonstances aient rendu celle-ci possible.

- 6 Les circonstances, en effet. Car l'auteur souligne encore, s'il en était besoin, le rôle matriciel de la Seconde Guerre mondiale dans le catholicisme français – et pas seulement pour Moré. Indéniablement, c'est durant les années de l'Occupation que se sont formalisées des réalités qui vont en partie structurer les débats jusqu'à Vatican II : Mission de France, galaxie « intégriste », collaboration avec le communisme, « nouvelle théologie », réformisme liturgique. Cependant, à la différence des années post-conciliaires qui verront une résurgence de la théologie de l'histoire augustinienne dans laquelle s'inscrit *DV*, le contact avec les autres univers intellectuels paraît alors plus intense. Il faut y voir d'un côté l'héritage des années 1930, marquées par un certain brouillage des frontières entre tous les contestataires du « désordre établi », ce qui facilite la réception d'idées différentes, et de l'autre la spécificité des années 1965-1978, durant lesquelles, pour les acteurs de tendance augustinienne plus ou moins dérivée de *Dieu vivant* (*Les Quatre Fleuves*, *Communio*), l'enjeu n'étant plus tant le rapport au monde que celui de la préservation de la foi, la discussion avec des univers intellectuels non catholiques n'est pas la priorité – quand bien même il soit possible de faire appel à leurs ressources conceptuelles, par exemple la phénoménologie pour J.-L. Marion.
- 7 Plus largement, en soulignant le rôle des circonstances, l'auteur met en évidence l'importance de l'Occupation pour l'ensemble de la vie intellectuelle française d'après 1945. D'une certaine manière, l'impossibilité d'une vie politique pousse les intellectuels à se rabattre sur les questions spirituelles, qu'ils n'ignoraient pas mais ne traitaient pas nécessairement frontalement – comme si se reproduisait la configuration des débuts du Second Empire. Jeu des réseaux et aspirations des individualités permettent ainsi le croisement éphémère en 1942-1944 des futurs existentialistes (Camus, Sartre, Beauvoir, Merleau-Ponty), de philosophes non nécessairement catholiques (Jean Hippolyte, Pierre Burgelin, Gabriel Marcel, Gandillac, Marie-Madeleine Davy), d'écrivains et littérateurs (Georges Bataille, Raymond Queneau, Pierre Leyris, Jean Paulhan, Michel Leiris), sans compter des théologiens (Gaston Fessard, Massignon) et d'autres qu'il serait long de citer. Cristallisation des années « non conformistes » dont les enjeux sont catalysés par un conflit planétaire obligeant à traiter à nouveaux frais les questions métaphysiques, c'est ce qui est donné à voir – et l'on comprend mieux, pour se tenir au plan des idées défendues, et non à celle des positions dans l'univers intellectuel, que *Dieu Vivant* et *Les Temps modernes* aient pu sortir de la guerre.
- 8 Bref, sur cette étude dense en même temps que concise, il n'est qu'un véritable regret à formuler, éditorial : un index et une bibliographie, voire un cahier d'illustrations, eussent été les bienvenus.